

Leur Alsace à emporter

Ils n'ont pas tous pu venir, de Hong Kong ou la Patagonie, mais 150 d'entre eux étaient réunis vendredi et hier à Truchtersheim pour les 33^e journées annuelles de l'Union des Alsaciens de l'étranger. Ils nous racontent l'Alsace de leurs valises.

Géraldine Spitz s'est installée à Montréal « le 13 mai 1994 ! Il y a 20 ans ! », rit-elle devant un vacherin glacé alors que les 150 Alsaciens de l'étranger déjeunent à Stutzheim. Ce départ, « c'était pour changer d'air ». Et maintenant, elle revient pour en reprendre quelques bouffées, « tous les quatre ou cinq ans ». Et avec un plaisir immense. « Quand je reviens ici avec elle, j'ai l'impression d'être au pays de Hansel et Gretel », interrompt Benoît son *chum* («prononcer « tcheum ») – « oui, c'est même comme ça qu'on appelle son mari au Québec ! », explique Géraldine – rencontré sur place.

Et ce goût de pain d'épices, l'infirmière alsacienne s'est surprise à le retrouver avec plaisir.

« Elle redécouvre comment qu'est beau ! Et c'est vrai que c'est beau ! », poursuit le Québécois. « Je me suis mise à m'émerveiller sur les *Kachelofe* ! On se chauffait avec ça quand j'étais petite et je trouvais ça affreux ! Et maintenant je trouve ça merveilleux ! Pareil pour les rues pavées ! », raconte la native de Colmar, élevée à Obernai. « Avant je ne profitais pas des beautés de l'Alsace, et maintenant je la découvre, je l'apprécie. » Et elle en ramène même chaque fois quelques souvenirs, pour garnir

« son petit jardin secret alsacien à Montréal », avec un service de table Obernai et « tous les verres à vin d'Alsace possibles ».

□ **Pierre Zimmermann**, après avoir suivi trois générations de tradition devant le fournil de Schnersheim, s'est installé à **Chicago** il y a quatre ans. Son pain français artisanal a vite fait des émules... tout comme ses kouglofs, son pain à la bière et ses *maennele* de décembre. « Il y a un autocollant "*Mir redde Elsassisch*" sur ma vitrine ! », rit le quinquagénaire, parti en famille et pas titillé par l'envie de revenir. « Mais les paysages nous manquent... Et puis la cathédrale... » Pour les plaisirs de bou-



Pierre Zimmermann, de Schnersheim à Chicago. PHOTO DNA



Alexandra Baduy vit à Beyrouth. PHOTO DNA

che, la grande cité américaine est assez fournie. Sauf pour le Picon. « Mais ça, nos amis savent que c'est le prix à payer quand ils viennent nous voir : une ou deux bouteilles dans les bagages ! »

□ **Alexandra Baduy**, vit au **Liban** depuis 12 ans. Si l'Alsace lui manque ? « Oui, tous les jours... », soupire la Colmarienne. « Même si je suis devenue libanaise, j'ai toujours le cœur alsacien. » Dans la banlieue chrétienne de Beyrouth où elle s'est installée, elle fait chaque année *maennele*, agneau pascal et *bredle*. « Et au Liban il y a aussi plein de traditions, alors on les partage ! », se réjouit-elle.

Et elle les transmet. « Mes trois enfants s'en imprègnent. D'ailleurs dès qu'ils posent un pied ici ils arrêtent de dire « Yallah » et passent à « Hopla » ! », rit-elle.

Le premier réflexe à l'arrivée lors des deux retours annuels, pendant l'été et pour Noël, est d'« aller en forêt ! On manque de verdure, à Beyrouth... » Et puis beaucoup beaucoup de cuisine alsacienne. « Ça passe beaucoup par l'estomac, quand même ! » Et, constate l'artiste peintre, « quand on se contacte entre Alsaciens du monde, on sent qu'il y a une corde alsacienne qui vibre en chacun de nous. » ■

ANNE-CAMILLE BECKELYNCK